

avant, avec l'oriflamme au milieu d'elles, si bien qu'elles dépassèrent toute la chevalerie, et se mirent entre le roi et Othon. La chevalerie allemande les chargea si furieusement qu'elle passa au travers sans leur faire lâcher pied, et perça jusqu'au roi. Philippe-Auguste fut renversé de cheval, et assailli à terre par des fantassins ennemis.

Sa bonne cotte de mailles le sauva. Ses hommes d'armes le débarrassèrent et le remirent à cheval. Les gens des communes revinrent à l'aide et les deux chevaleries française et allemande se mêlèrent avec grand abatis d'hommes et de chevaux, dit la chronique. L'empereur Othon, comme le roi Philippe, faillit être tué ou pris; mais Philippe était retourné au combat; Othon, au contraire, s'enfuit, et les Allemands et les Anglais furent enfin rompus, comme l'avaient été les Flamands. L'aigle dorée, qui était l'enseigne de l'empereur, fut apportée aux pieds du roi.

Le soir de la bataille, on amena devant le roi six comtes et vingt-cinq hauts barons prisonniers. Philippe envoya le comte de Boulogne en prison dure à Péronne, que Renaud de Boulogne avait prétendu acquérir avec le Vermandois, et il mena le comte Ferrand de Flandre enchaîné à sa suite jusqu'à Paris, que Ferrand avait rêvé de s'approprier.

De la frontière à Paris, Philippe-Auguste chevaucha sur les fleurs et les rameaux verts, parmi les chants de victoire et les joyeux carillons, entre les flots du peuple attroupé aux carrefours des chemins.

Tout Paris, bourgeois et écoliers, alla à sa rencontre, et ils lui firent une fête qui dura sept jours et sept nuits. Les milices des communes, qui s'étaient si bien comportées dans la bataille, vinrent prendre leur part de ces réjouissances, et remettre en pompe leurs prisonniers au prévôt de Paris. Après quoi, disent les chroniques, en mémoire des grandes victoires que Dieu avait données au père contre l'empereur et au fils contre le roi d'Angleterre, Philippe

de compte. Jean s'enfuit comme à l'ordinaire. Louis fut reçu dans Londres; la plus grande partie de l'Angleterre le reconnut pour roi. Jean fut délaissé même de la plupart de ses routiers mercenaires, et fit une fin digne de sa vie honteuse : il mourut d'indigestion (19 octobre 1216).

Avec la vie de Jean finit la prospérité de Louis. Les barons anglais, mécontents de voir que Louis favorisait exclusivement les Français, se retournèrent vers l'héritier de Jean, un enfant de dix ans, qu'ils couronnèrent sous le nom de Henri III, et, moins d'un an après la mort de Jean, Louis, assiégé dans Londres, fut obligé de capituler et de quitter l'Angleterre (11 septembre 1217). Louis eût-il été plus habile, qu'il n'en eût pas moins perdu tôt ou tard le royaume d'Angleterre, car la France et l'Angleterre ne voulaient ni ne devaient être réunies en un seul empire.

Le mauvais succès du prince Louis n'avait ébranlé en rien les grands résultats du règne de son père. Philippe-Auguste passa ses dernières années en paix, respecté de toute la chrétienté. Dans l'été de 1222, il fut pris d'une fièvre lente, et, sentant ses forces se retirer de lui, il fit son testament, et légua une énorme somme d'argent, plus de huit millions et demi de notre monnaie, qui vaudraient aujourd'hui dix fois davantage, pour la défense de ce qui restait aux chrétiens en Terre sainte et pour la recouvrance de Jérusalem.

Philippe-Auguste, suivant l'exemple de son grand-père Louis le Gros, laissa à son fils aîné Louis tout le domaine royal de France, pour ne pas diviser la puissance du royaume qu'il avait restaurée, et il ne donna à son second fils Philippe, comte de Boulogne, qu'un seul fief du domaine, le petit comté de Clermont en Beauvaisis. Il languit encore quelques mois, et mourut à Mantes, le 14 juillet 1223, à l'âge de cinquante-huit ans. On raconte qu'un jour, comme Philippe-Auguste avait vingt ans à peine, ses barons le voyaient assis à l'écart, rongé avec distraction un brin d'arbre vert et regardant tout autour de lui d'un air agité. « Si quelqu'un pouvait me dire ce

que le roi pense, s'écria l'un d'eux, je lui donnerais mon meilleur cheval. » Un autre s'enhardit à gagner l'enjeu, et interrogea le roi. « Je pense à une chose, répondit Philippe : c'est à savoir si Dieu accordera à moi ou à quelqu'un de mes héritiers la grâce d'élever de nouveau la France à la hauteur où elle était parvenue du temps de Charlemagne. »

Il avait réalisé sa pensée, autant que le permettaient les conditions du temps où il avait vécu.



fonda, auprès de Senlis, un monastère qui fut nommé l'abbaye de la Victoire.

La sagesse était revenue à Philippe-Auguste avec le succès; il se sentait vieillir, plus par la fatigue que par l'âge, et il se contenta d'assurer ses conquêtes sans chercher encore à les étendre. Il vendit au roi Jean, pour une grande somme d'argent, une trêve de cinq années, et le laissa en possession de la Saintonge, d'une portion du Poitou et du reste de l'Aquitaine. Il renonça à réunir au domaine royal le comté de Flandre, qu'il laissa à la comtesse Jeanne, l'héritière des anciens comtes, tout en gardant prisonnier son mari Ferrand dans le nouveau donjon du Louvre. Seulement, il fit démolir les principales citadelles de Flandre, et interdit dans ce pays toutes fortifications nouvelles. Quant aux seigneuries du comte Renaud, qui étaient Boulogne et Calais, le roi les donna à son second fils appelé Philippe, en le mariant à la fille de Renaud, qui resta en prison comme Ferrand.

Pour l'empereur Othon, il s'était enfui en Allemagne, et l'on n'entendit plus parler de lui.

Une nouvelle fortune, que Philippe-Auguste n'avait pas cherchée, vint s'offrir à la maison royale de France. La honteuse défaite du roi Jean sur la Loire fut suivie d'une révolution en Angleterre. Jean avait lassé la patience de tout le peuple anglais, grands et petits, par des exactions et des violences qu'on n'eût pas supportées d'un roi victorieux, et qu'on ne supporta point d'un vaincu et d'un lâche. Les grands barons anglo-normands jurèrent, entre les mains de l'archevêque de Cantorbéry, d'obliger le roi à rétablir une ancienne charte de Henri I^{er}, qui avait promis la suppression des abus, et qui n'avait pas été observée par les successeurs de Henri I^{er} (20 novembre 1214). Les libertés des nobles et des bourgeois étaient alors bien moins respectées par les rois d'Angleterre qu'en France. Les grands barons appelèrent aux armes la petite noblesse, qui descendait des Normands et des Français, et ils appellèrent aussi le peuple de

langue saxonne, en réclamant pour lui les anciennes lois d'avant la conquête normande en même temps qu'ils réclamaient pour eux la charte de Henri I^{er}. Jean, abandonné de tous, signa tout ce que voulurent les barons ligués; ce fut là ce qu'on nomma la *Grande Charte* d'Angleterre (9 juin 1215). Les grands barons s'attribuaient la direction de la nation anglaise; mais ils avaient eu le bon sens d'intéresser les autres classes du peuple à s'unir à eux contre le despotisme, et ce fut là le commencement de la grandeur politique de l'Angleterre.

Jean transgressa bientôt ses promesses. Il réclama l'assistance du pape, son suzerain. Innocent III cassa la Grande Charte et défendit, sous peine d'anathème, au roi de l'observer et aux barons d'en réclamer l'observation. La papauté prenait parti pour le despotisme, à condition que les despotes fussent ses serviteurs. Là est l'origine de la haine des Anglais contre ce qu'ils nomment le *papisme*. Les barons et une grande partie du clergé anglais résistèrent au pape et n'observèrent pas son interdit. Jean appela contre eux à son aide tous les *routiers*, tous les soldats-brigands du continent. Les barons anglais offrirent la couronne d'Angleterre au prince Louis de France, fils de Philippe-Auguste, qui était le mari d'une petite-fille du feu roi Henri II, Blanche de Castille (fin 1215). Le pape défendit, sous peine d'excommunication, à Louis de passer en Angleterre, et à Philippe-Auguste d'aider son fils contre le roi Jean.

Louis, qui était de faible esprit, et plus semblable à son grand-père Louis le Jeune qu'à son père Philippe-Auguste, n'eût pas osé de lui-même braver les menaces du pape; mais sa femme Blanche, qui avait forte tête et grand cœur, et qui le gouvernait entièrement, l'obligea d'aller revendiquer ce qu'elle disait être son royaume à elle. Philippe-Auguste ne seconda point ouvertement l'entreprise; mais il donna sa bénédiction à son fils et le laissa partir.

Le légat excommunia Louis et même Philippe-Auguste; mais l'effet des excommunications commençait à s'user, et l'on en tint peu